

# Maurice DOUARD

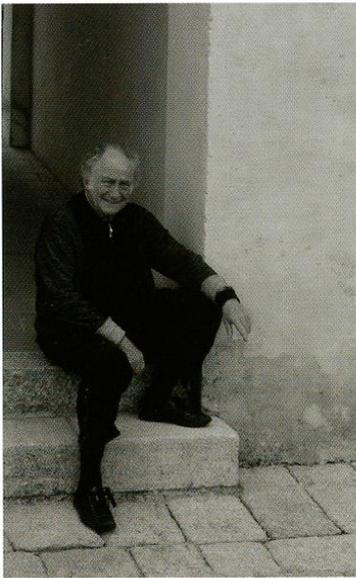
## L'être restructuré



Peintures • Dessins



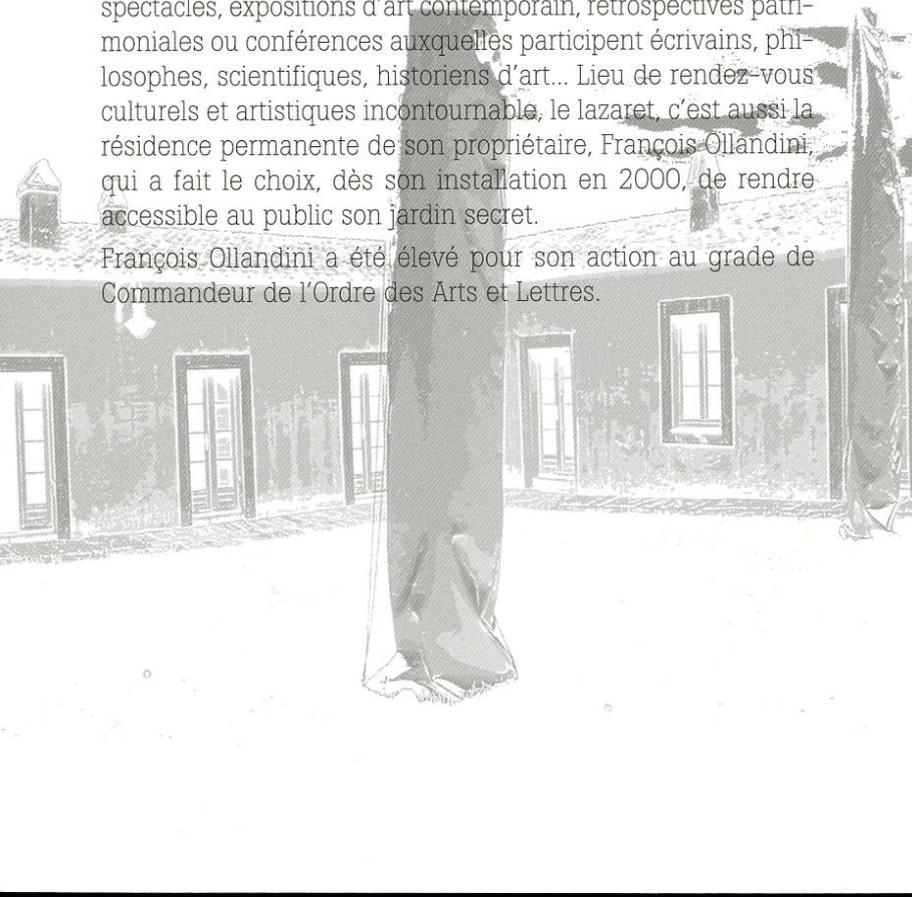
lazaret  
Olandini  
MUSÉE MARC PETIT



Acquis en 1996 par François Ollandini, pionnier du développement touristique en Corse mais également mécène et amateur d'art et de philosophie, le lazaret est devenu en quelques années un centre culturel majeur pour la cité impériale.

Chaque année, il accueille de nombreux événements culturels, spectacles, expositions d'art contemporain, rétrospectives patrimoniales ou conférences auxquelles participent écrivains, philosophes, scientifiques, historiens d'art... Lieu de rendez-vous culturels et artistiques incontournable, le lazaret, c'est aussi la résidence permanente de son propriétaire, François Ollandini, qui a fait le choix, dès son installation en 2000, de rendre accessible au public son jardin secret.

François Ollandini a été élevé pour son action au grade de Commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres.



Maurice DOUARD

L'être restructuré

Peintures • Dessins

Le Lazaret Olandini

Musée Marc-Petit

# Préface

*« Ce qui ne tue pas, fortifie »*

**LA** VIE EST BELLE ET TRAGIQUE. Les deux à la fois. Indistinctement. Non pas d'autant plus belle qu'elle est plus tragique. Mais belle et tragique. Belle, bien que tragique. Pas moyen de faire sans.

Oui, la vie est belle, sans jugement. Sans motif. Non pas un calcul, mais une donnée. Non pas un résultat, mais une origine. Elle apparaît ainsi, s'impose, s'irradie. Quel que soit le moment et parfois au plus mauvais moment. Quel que soit le temps, et parfois au temps le plus pesant. Comme une allégresse. Une joie. La joie de vivre.

Il y a des milliards et des milliards de mondes, et je ne suis rien, mais je suis. Vivant. En vie. Rien n'a été fait pour que je n'aie pas été. Rien ne se fait pour que je ne sois pas. Rien ne se fera pour que je n'aie jamais été.

Être. Y être. Vivre ici, maintenant. Dans l'ici de l'espace qui est mon illimité d'espace. Dans le maintenant du temps qui est mon éternité de temps. Il n'en faut pas plus à mon bonheur. Une éternité de bonheur. Un éternel aujourd'hui.

Oui, mais la vie est *tragique*. Cet illimité d'espace ne dépasse pas l'espace. Il était et est aussi toujours ailleurs et sera toujours ailleurs. Moi, non. Cet éternel du

temps ne dépasse pas le temps. Il était et est déjà là depuis toujours et sera toujours là. Moi, non.

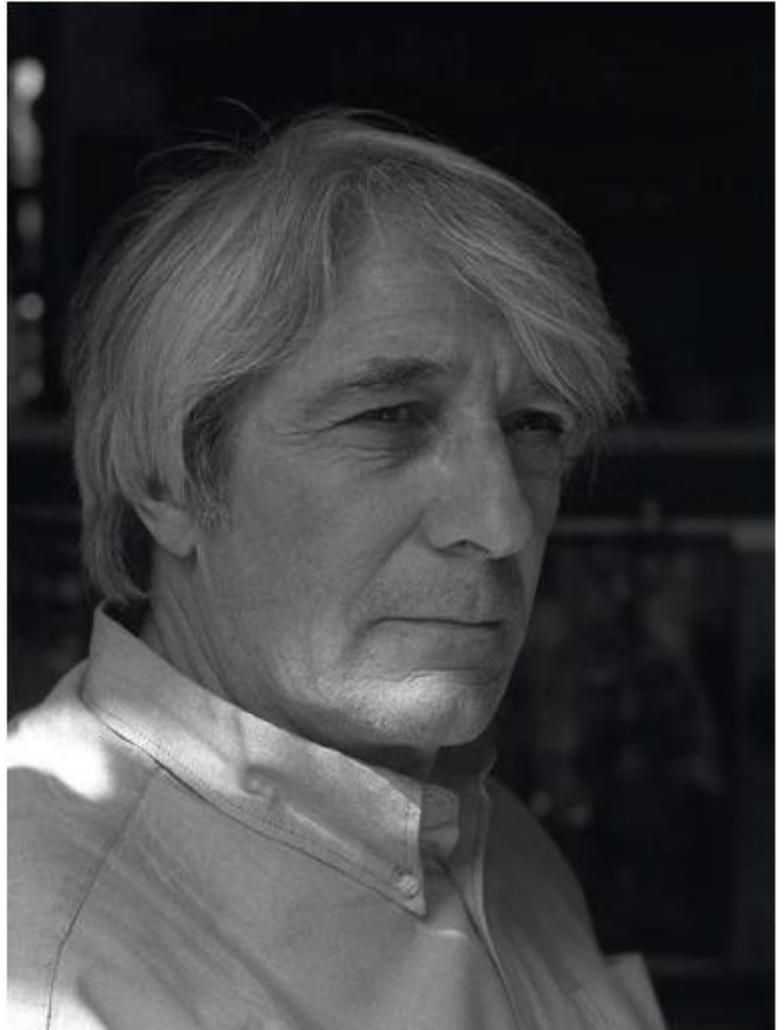
Cela est vrai de chacun et marque sa finitude première. Vivre, c'est être ici et maintenant, et c'est aussi mourir. Mais il y a pire que cette nécessité de la mort pour tout vivant. Il y a ce qui accompagne la vie avant que la mort ne vienne. Il y a tout ce qui tue, sans tuer. Tout ce qui nous meurtri. Tout ce qui nous casse. Il y a l'indifférence des choses et la méchanceté des hommes. La si belle nature est aussi une nature terrible, à qui nous sommes indifférents. La si bonne humanité est aussi une humanité méchante, pour qui nous sommes de trop.

Il nous faut vivre pourtant, malgré tout ce qui nous tue. Vivre jusqu'à la mort, oui, mais vivre. Vivre, survivre, revivre malgré les mille morts de notre vie. Être des mourants certes, mais des mourants vivants, des mourants qui défient la mort, tout à leur volonté de vivre, survivre, revivre. De persévérer dans son être. Dans la joie de l'être. Dans la joie d'y être.

C'est ce combat qui est celui de la vie même, de la joie de vivre, auquel me fait penser l'œuvre de Maurice Douard. Tout ce qui a voulu le tuer ne l'a pas tué. Tout ce qui a voulu le tuer l'a fortifié. Nietzsche sans le savoir peut-être !

François OLLANDINI

# L'être restructuré



© D. Gioquel

**LA** QUESTION QUI ME VIEN T PARFOIS quand je regarde l'une de mes œuvres, c'est : pourquoi cette manière de fragmenter les sujets, jouer sur les effets optiques pour les traduire ainsi dans leur quotidien ? Si les fonds varient, si les mondes dans lesquels le sujet évolue changent, les personnages eux sont travaillés dans cette écriture qui m'est peut-être propre.

Quand je m'amuse à appeler mon écriture la « difragmentation », il y a bien plus derrière cet effet de style.

Les corps sont restructurés par la vie : à un moment donné, l'image que chacun de nous a de lui-même et des autres se transforme suivant l'histoire de chacun. Les chocs de l'existence, les modifications ainsi subies doivent être acceptés pour continuer à vivre. L'humain traverse à tout moment des épreuves qui transforment, modifient le regard que l'on porte sur lui. Ce sont ces changements qui font qu'un être n'est jamais celui que l'on a vu et que l'on reverra. La non-acceptation de ces modifications amène à la déstructuration d'un moi qui se refuse.

Les êtres se reconstruisent, se restructurent pour adapter ces modifications à leur quotidien.

La traduction picturale de ce parcours humain donne peut-être à mon travail un sens aux sujets traités. *Ne faut-il pas aller dans l'histoire de chacun pour comprendre le sens profond de la nécessité de faire ce travail ?* Dans cette démarche, les blessures se cicatrisent, laissent des traces, et plutôt que de faire exploser le sujet, je le restructure autour de son centre, message optimiste que je vous invite à contempler dans mes œuvres, où chacun peut s'identifier. Point de misérabilisme, même si les ambiances ne sont pas bucoliques. Dans la série des « murs », la violence, incluse dans le support brisé, ne donne pas au sujet une impression d'abandon, mais une impression de survie, d'espoir dans le devenir. La série « the street », dans la rigueur de l'architecture des fonds indiquant le monde froid des cités modernes, n'interdit pas aux sujets d'exister. Ce travail ne donne-t-il pas aux spectateurs l'espoir que chacun de nous peut se restructurer positivement ?

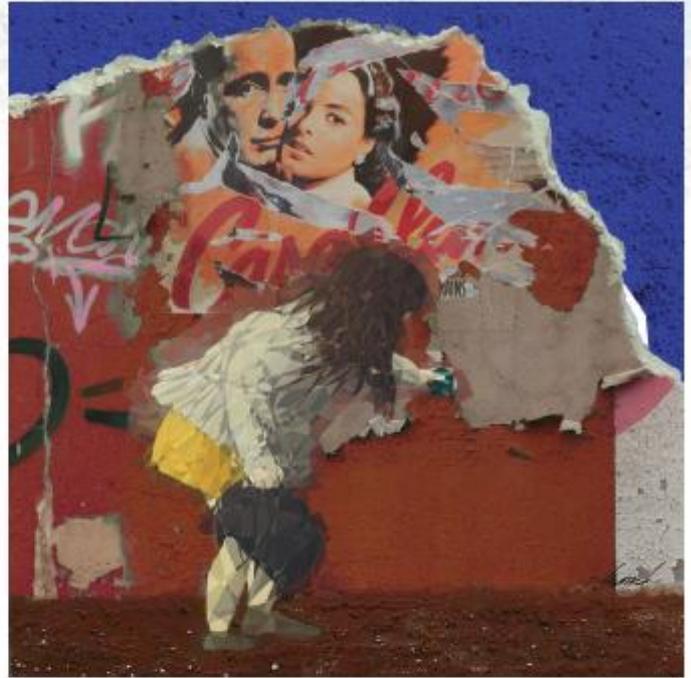
Maurice DOUARD



*Sur un banc vert,*  
2012 • 120 x 080



les murs





*Premiers secours*  
2001 • 140 x 130



*Garance*  
2012 • 120 x 080

*Page de gauche, de gauche à droite et de haut en bas :*

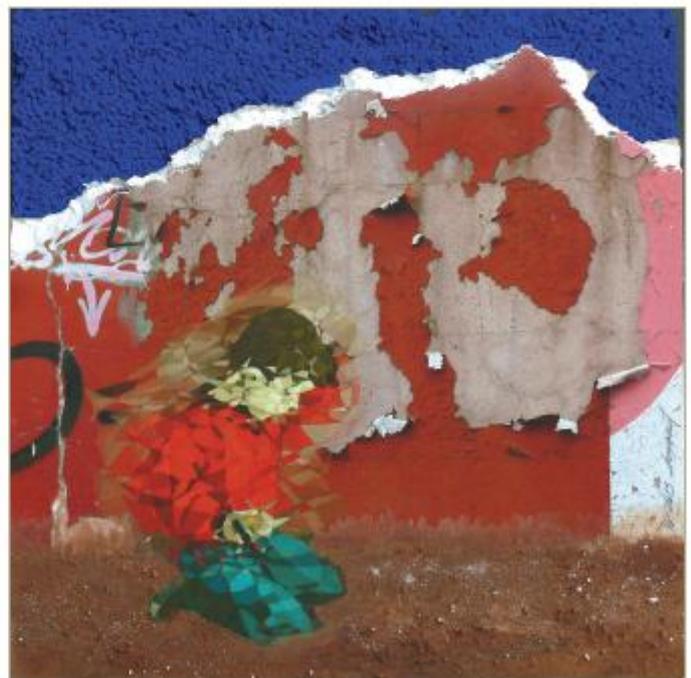
*Monotypes sur plâtre*

*L'attente, 2015 • 050 x 050*

*La balle verte, 2015 • 050 x 050*

*Voyage initiatique, 2015 • 050 x 050*

*Jeune au pied du mur, 2015 • 050 x 050*





*Sur un banc brun n°1*  
2015 • 120 x 080



*Sur un banc rouge n°1*  
2015 • 120 x 080

*Page de gauche, de gauche à droite et de haut en bas :*

*Monotypes sur plâtre*

*Lecture des nouvelles, 2015 • 050 x 050*

*Pose orange, 2015 • 050 x 050*

*La touriste, 2015 • 050 x 050*

*Jeux d'enfant, 2015 • 050 x 050*

# Experimentum crucis

**R**EGARDER L'ŒUVRE DE DOUARD, c'est comme assister à la pièce de Faust. C'est dans l'enchantement de l'expérience esthétique, échapper à l'ensemble des problématiques sous-jacentes qui la sous-tende. FAUST n'est pas choisi par hasard, toute une métaphysique se trame derrière cette séduisante représentation savamment et cliniquement orchestrée.

L'univers de Maurice Douard est sur bien des points affiliable à celui de Goethe; non pas pour un traité particulier de la couleur ou une attirance pour l'optique; non pas pour une sensibilité à une école, celle de Varsovie qui par les recherches en chromatologie et psycho-chromatologie, l'ont amené à développer un travail sur la lumière, les rythmes, aplats et dynamiques de la couleur, les effets d'optique; Mais pour une posture, une appréhension, une fascination qui l'a amené à choisir ces outils et ces moyens.

Admirateur de la couleur, de son traitement, le vibrato qui se dégage de ses toiles vient vivifier la part la plus admirable qui sommeille et rayonne en chacun. Peinture humaniste soulevant des questions existentielles, la lumière s'en trouve personnifié. Quand Goethe admit la théorie de Newton et qu'il voulut en valider son application, il écrivit dans la dernière partie des *Materialen*, que de retour d'Italie, il avait emprunté un

matériel d'optique et qu'au moment de le rendre, n'ayant pas eu le temps de s'en servir, il regarda un mur blanc à travers un prisme de verre. S'attendant à voir les sept couleurs prévues par la doctrine officielle, il se rendit compte que, sauf au voisinage de l'obscurité, le mur était resté blanc. Au miroir de cette anecdote, l'œuvre de Maurice Douard est ce mur blanc, métaphore de la toile, réceptacle sur lequel il nous est éclairé la modification de la lumière par l'obscurité. Par le prisme, dans cette dualité de la lumière et de l'obscurité, se révèlent aux interstices, à la limite du sombre et du clair: les couleurs.

L'iconographie développée par l'artiste pourrait être en ce sens, le résultat d'un réel catalysé par une chambre obscure, où le sujet vibre par les flux lumineux.

Cependant cette dernière reste antinomique et oscille entre territoire scientifique et paysage esthétique, par son protocole de représentation scientifique, basé sur la mathématique, l'optique, la géométrie qui ordonnance une réalité. Même si le sensible prime sur le «logos», et que derrière les protocoles, discours, addition de documents, se cache l'humain rationalisant ses affectes, pulsions, se met en œuvre une méthode d'observation et d'analyse par la déstructuration de l'image qui tente de se focaliser sur la manière dont le sujet est fracturé par l'humain. Par

les flous et les vibrations, le sujet d'étude qui nous est exposé, tend à nous montrer que la contingence de l'Homme, échappe à toutes sciences au point de le rendre indiscernable et de le faire vibrer.

La peinture de Maurice Douard est une quête de l'objectivité. Faire une peinture objective? C'est la prolongation d'une quête initiée avec le «réalisme» de Courbet répondant à l'objectivité de son rendu, le «Pointillisme» de Seurat étayant la matérialité du détail «agraphique» par sa volonté de peindre comme une machine, l'«Abstraction» de Kandinsky et le «Suprématisme» de Malevitch dans leur désir d'émanciper la peinture de toute subjectivité gestuelle, mais aussi de toute objectivité sous la main. Dans la contemplation s'immiscent insidieusement l'effroi, le doute. La part de Merveilleux qu'offre l'artiste dans l'expérience esthétique est peu à peu ébranlée par un protocole de représentation qui la régit, structure: géométrisation des espaces et du sujet, transformation et aplats des repères, explosion. L'ensemble est cadré, quadraturé, conditionné et deviennent dans l'œuvre de l'artiste simultanément contenant-contenu du conditionnement, effet causale et conséquentiel, principe d'accommodation physique, symbolique, esthétique. L'artiste ne nous propose pas des sujets de représentation mais des constats selon un protocole de représentation. Avec une

froideur exquise, le sujet des représentations de l'artiste, tend à nous présenter une humanité en éprouvette ou sous une lamelle de verre, en prisme avec l'indicible.

Les sujets sont fréquemment seuls, principe d'isolation dans l'observation d'un cas afin de se focaliser exclusivement sur le sujet à analyser. Les postures de ces derniers sont souvent en pause, en attente, en sommeil, quête probable d'un répit dans une ère actuelle de constantes sollicitations.

Dans cette antinomie se dessine le dramatique pacte faustien dans lequel on nous demande de regarder la réalité en face et tel les héros de Dostoïevski, nous fait ressentir l'infini des possibilités lorsqu'on apprend que Dieu n'existe pas. Faust signe un pacte, persuadé que la fin de l'humanité est évitable et que les êtres humains feront un bon usage des nouvelles connaissances scientifiques à leur disposition. Pourtant, il lui laissera décider de son avenir dans « Si les hommes ne sont pas capables de relever le défi du savoir, si la seule entrave à leurs instincts les plus vils est l'ignorance, ils méritent le destin qu'ils se forgeront. Je m'en lave les mains. »

Dans l'œuvre de Maurice Douard, les problématiques liées à la forme et moyens de représentation (traité de la couleur) se sont déplacé en son fond. Couleur ! Humain !

*Peindre, c'est comme écrire ou dessiner : c'est comme l'affirmait Goethe « tracer des contours nets, refuser le vague à l'âme, jeter un rai pénétrant de lumière dans l'ombre des profondeurs, dans ces zones de la vie intérieure où s'agitent les démons de l'obscur et de l'indéterminé ; c'est écarter un instant ces démons, conquérir sur eux au moins un répit, le temps de se ressaisir et de faire son métier d'homme. »*

Peu importe la nature des spectres qui nous composent qu'il soit déviant, réfléchissant, réfractant, au prisme de bien des choses, que serait une étude qui chercherait à réunir ce qui a été divisé ? Il est souvent mis en évidence dans l'œuvre de Maurice Douard, le principe de déstructuration de l'image. Or cette image ne nous montre rien de plus que sa latence au devenir incertain.

Son éventuelle déstructuration implique simultanément la restructuration de cette dernière.

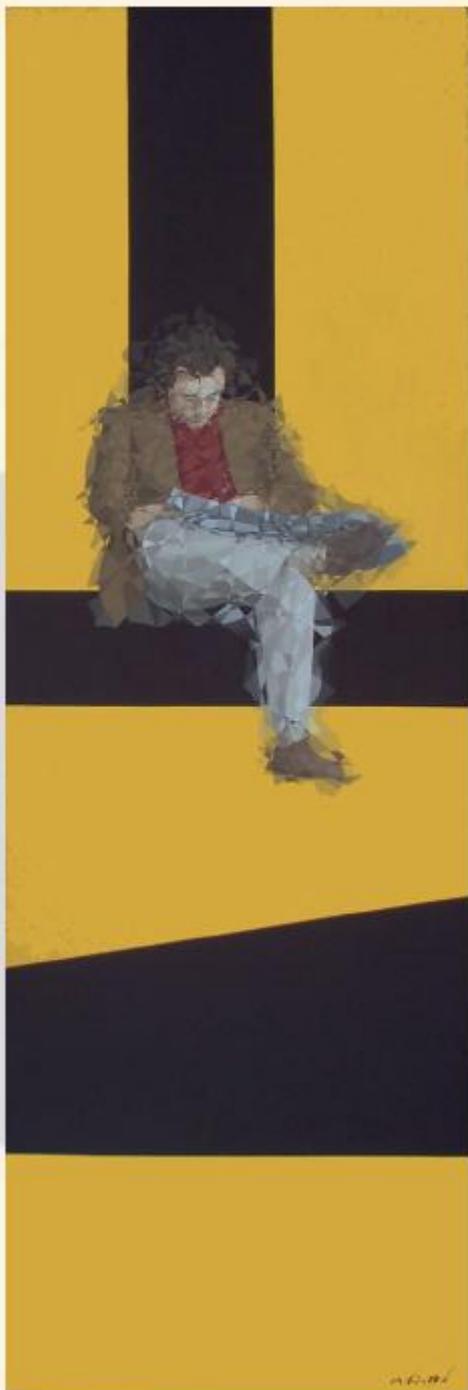
Lionel GENY



*Sur un banc jaune N° 5*  
2009 • 073 x 060



les  
contemporains



*Lecture jaune*  
2004 • 180 x 060



*En allant*  
2005 • 120 x 040

*Le jardinier*  
2005 • 035 x 070



*Relax*  
2006 • 120 x 040



*Allons debout*  
2007 • 180 x 060



*Le cow-boy*  
2007 • 180 x 060

*Fin de lecture*  
2007 • 130 x 097



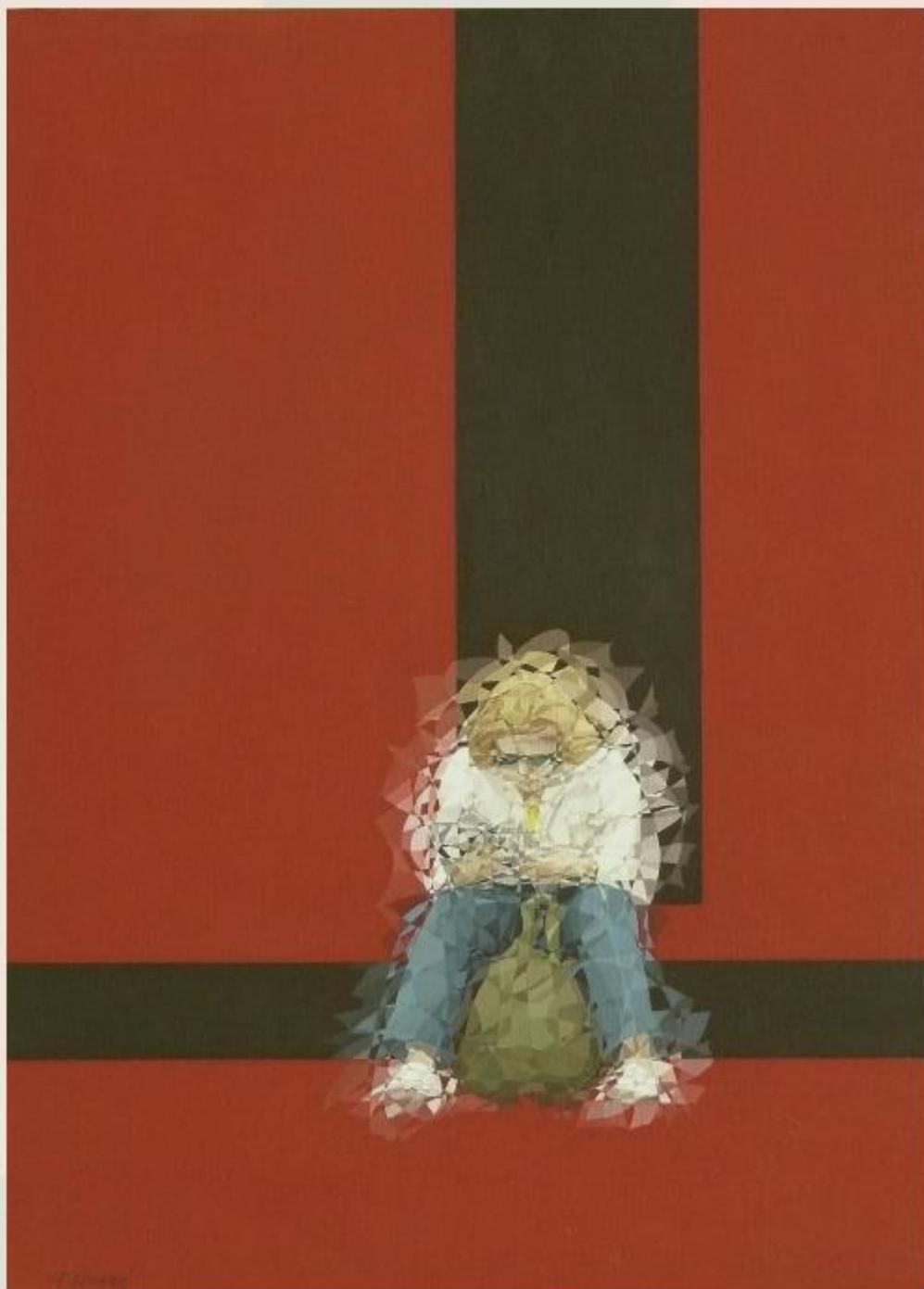
*Nouvelles estivales*  
2007 • 150 x 050



*Pose orange*  
2007 • 065 x 092



*Touriste*  
2007 • 065 x 092



*Au bord de la piscine*  
2008 • 162 x 130



*Au marché*  
2008 • 130 x 097



*Elle dort*  
2008 • 162 x 130





*Sur un banc blanc*  
2008 • 60 x 60



*Dans quelle direction*  
2009 • 092 x 065



*Le gringo*  
2009 • 100 x 073

*Sur un banc jaune N° 6*  
2009 • 073 x 060



*Sur un banc jaune*  
2010 • 092 x 073



*Voyage initiatique*  
2010 • 116 x 081



*Sur un banc noir*  
2010 • 030 x 060





*Street*  
2012 • 116 x 089

*Le repos*  
2011 • 100 x 050

*Sur un banc rouge*  
2012 • 100 x 100





*Intimité N° 2*  
2013 • 130 x 081



*Intimité N° 4*  
2013 • 100 x 065

*Intimité N° 5*  
2012 • 116 x 089





*Intimité N° 3*  
2013 • 060 x 060



*Intimité N° 1*  
2013 • 060 x 060



*Page de gauche,  
de gauche à droite et de haut en bas :*

*Street N° 5, 2013 • 060 x 060*

*Street N° 10, 2013 • 100 x 050*

*Street N° 3, 2013 • 060 x 060*

*Street N° 8  
2013 • 130 x 097*







*De gauche à droite et de haut en bas :*

*Street N° 2, 2013 • 060 x 060*

*Street N° 1, 2014 • 080 x 080*

*Street N° 6, 2014 • 080 x 080*



*Page de gauche :*

*Street N° 4, 2014 • 080 x 080*

*Pages suivantes :*

*À gauche : Street N° 9, 2014 • 080 x 080*

*À droite : Street N° 12, 2014 • 080 x 080*





1994/1994

# Hommage au cinéma de Claude Lelouch

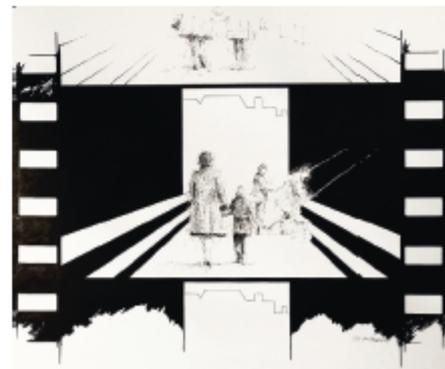
*Un homme et une femme N° 2*  
2012 • 100 x 081



**IL** Y AVAIT UNE ERRANCE BRUMEUSE, comme une errance de début d'automne, une sorte de regard lointain. Lointain et perdu dans une musique. Et des pas et des pas. Puis des retours sur soi, comme une caméra qui tourne sur elle-même et organise son monde à la mesure d'un homme, d'une femme. D'un homme et d'une femme. De l'un vers l'autre. C'est que Lelouch parle d'une peinture du monde. C'est que Douard parle d'une peinture du monde. Que le premier s'encadre dans un début d'histoire qui ne tient à rien, à un fil incertain qu'il tire en films, à l'épaule tissée, pour le transformer en nécessité. Que le second peint une scène qu'il met en mouvement, en bruissements vibratoires et l'étend sur fonds monochromes. Enfin, presque. Je voulais ces lignes pour dire Lelouch et Douard dans une communion initiale. Un Saint des Saints possible. Pas une critique habituelle qui érige le descriptif en vérité définitive, confondant le phénomène et le vrai, le vrai et la beauté, la beauté et l'apparence, l'apparence et la vérité. Un Saint des Saints parce qu'il y a une clé. Et qu'il faut trouver la serrure. Voici de l'inversé pour comprendre ces deux immenses artistes. Car, au fond, toute tentative de les comprendre dans la normalité est vouée à l'échec parce que leur travail respectif est la traduction d'une normalité. Et que pour eux et pour moi, il n'y a rien de plus anormal que la normalité! S'en méfier comme d'un homme qui lit sur un banc. Une bagnole qui arrive trop lentement. Une femme qui rêve en l'air. Et ba-da-ba-da-boum, rien ne se passe comme prévu! Le mec lit à l'envers, la bagnole est une poussette, la nana est une ornithologiste distinguée. A moins que ce soit autrement. L'homme est un drôle d'oiseau, la voiture, sa cage

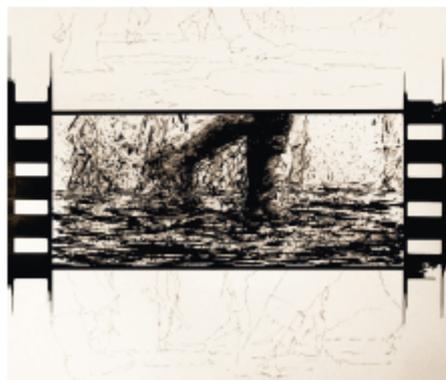
à ciel ouvert, la femme, celle qui le plumerà. A moins que ce soit différent. Le tout pour le tout, de toutes les manières, pour Douard et Lelouch, tout se joue au quart de tour de l'instant et des possibilités qu'il ouvre. Tout se joue à l'instant où le jour se lève. A l'instant ou jamais. Où jamais se métamorphose en lieu.

Donc, plus sérieusement, puisque la critique souvent oublie les noms et les essences, cantonnée, pour reprendre Delacroix, à n'être que le « *vizir du public* », la peinture de Douard s'articule au mouvement. Quelle trouvaille? Non, si on prend cette idée au pied de la lettre, oui si l'on dit « *moteur!* » Aucune des toiles du peintre, aucune de celles présentées aujourd'hui – je pense à *Lumière du matin* – n'échappe à cette question. Eh oui, on peut dire qu'il est le peintre du mouvement comme Lelouch le maître d'une dynamique de la caméra. Et alors! En réalité, ce qui est peint par Douard et filmé par Lelouch, c'est toujours un passage, un imperceptible passage, un regard – comme on parle d'un *regard* sur une canalisation – sur le temps qui ne se suspend pas mais présente un passé et annonce un avenir. *Lumière du matin* est ce par quoi du passé est rendu présent pour mieux se déverser dans un avenir proche, très proche, lointain, très lointain, un avenir qui est contenu dans cette satanée lingerie fine et qui vole. De fait, ce que représente Douard dans le mouvement – qui n'est pas encore de l'instant – n'est ni plus ni moins que de l'incomplétude. Et c'est pourquoi, il y a toujours, désormais, des marges autour, formes essentielles de débordements d'espace, je veux dire, de débordement de temps. Avec lui, le temps se déborde de lui-même et se déverse au *regard*.



*Un homme et une femme  
encre de chine 2*

« l'instant est engrossé  
du passé et enceint  
de l'avenir, chez Douard. »



Les uns et les autres  
encre de chine 3

Il correspond à toute la question du ralenti dans le cinéma. De l'avant et de l'après fondu au plus près de l'espace. Au fond, seule la question du passage intéresse notre peintre et notre cinéaste ; ils se confondent dans une même tradition philosophique, à savoir que « le mouvement est dans un passage de la puissance à l'acte sous l'impulsion d'un acte déjà réalisé »<sup>1</sup>. Et pour que cela soit, de l'incomplet doit être impérativement présenté. Il est, cet incomplet, la marge d'incertitude qui nous contraint à prendre au sérieux une histoire qui n'a qu'un seul commencement – qui souvent est un *qui-ne-tient-à-rien* – et une infinitude de fins possibles. Ce personnage, il est. D'où vient-il ? Qu'attend-il ? Que va-t-il faire ? Pouvait-il faire autrement ou plus exactement, pourrait-il faire autrement ? – voir la femme assise sur le banc. D'où l'absolue nécessité de penser à la représentation de son instantanéité. De sa mise en place dans le temps. Ainsi, de sa représentation dans l'espace.

Il n'y a pas de secret chez Douard. Pourquoi sa peinture ne pouvait plaire, en son départ, qu'à Lelouch ? Simplement parce que filmer l'instant revient à doubler l'horizon du temps pour l'homme, en son ouverture fermée sur le passé, en son fermeture ouverte sur l'avenir. Je le dis au sens technique du terme, d'un objectif ouvert ou fermé, plus ou moins ouvert, plus ou moins fermé. Pour le spectateur, est proposée une mise en image de l'instant, une intuition de l'instant qui appelle son opposé ou son complémentaire : le laps de temps, étymologiquement, cet écoulement du temps que l'espace seul, seul l'espace, peut figer. En paraphrasant Leibniz, tout nous permet de dire que *l'instant est engrossé du passé et enceint d'avenirs*, chez Douard.

Chez Lelouch. Leur seconde correspondance esthétique trouve son lieu là, en cette fameuse représentation d'un instant qui est, et dont la source comme l'achèvement restent ouverts. Possibles. Permanents. Ailleurs. Jamais là. Alors, à l'instant même où j'opte sur le regard du temps, où comme spectateur je m'imisce dans l'intimité de ce qui s'écoule, d'une femme qui se lève, court, boutonne, déboutonne, reboutonne son chemisier, à cet instant-là s'ouvre le terrible espace de l'impossibilité de vraiment tout saisir de cet instant, de cette femme, de ce type qui tourne sa page, croise, décroise, recroise ses jambes. Dire que je suis d'emblée ailleurs, voilà quelque chose qui nous pend à l'œil et à la mémoire en regardant les toiles de Douard, les films de Lelouch. Leur éternelle modernité tient à cette étrange impression d'un truc – je veux dire d'un truquage technique du temps – qui nous porte vers ailleurs et vers, tout simplement, la seule et unique représentation du temps qui vaille, sa forme la plus accomplie et la plus vivante, la nostalgie. La plus immédiate car la plus expresse de l'expérience humaine. Le Cioran a raison lorsqu'il soutient que « l'obsession de l'ailleurs, c'est l'impossibilité de l'instant, et cette impossibilité est la nostalgie même »<sup>2</sup>. Au commencement de l'instant, un bout de temps qui m'échappera toujours, en sa fin une possible perception d'un temps possible et qui fut quelque chose. Peut-être. Ca, c'est le nostalgique pur. Mais aussi et paradoxalement, le lieu du temps où je peux agir, où puisque le temps se met à poil, qu'il est défait de sa continuité permanente que l'on appelle la fusion des moments – le fondu enchaîné – il m'est possible de tout refonder, de tout créer, de tout interrompre, continuer, détourner,

repenser, presque revivre ! Oui, « *l'instant est le centre de toutes les genèses, le seul lieu où nous agissons* », pour reprendre la formule de Louis Lavelle. Et la peinture de Douard comme le cinéma de Lelouch ont cette dimension commune : sans cesse rappeler que même dans une situation banale à rire, l'instant de la peinture et du cinéma n'est pas l'instant de la quotidienneté vécue, point celui de l'immédiat et de la présence bêtasse au monde, c'est l'instant où se réalisent, au propre comme au figuré, au pinceau comme au 35 millimètres, l'incroyable croisement du temps et de l'éternité, la conversion du passé en avenir, la fusion de l'origine et de son bouclage. Le come back est cette mise en image. Et cette mise en image Douard, plus encore peut-être que Lelouch, la fixe définitivement. La ferme spatialement. Et nous l'offre pour toujours. Il nous appartient de l'ouvrir.

Reste, après le mouvement, moteur ! l'instant, clic-clac, la très difficile question de la couleur, précisément de la couleur du temps. En cela, réside une originalité profonde chez Douard, celle de faire de l'espace un espace tendance monochrome, d'une grande pureté originelle, un fond sur lequel l'instant, le passage, le mouvement, se détachent. Et la couleur, au risque de choquer les puristes, n'est rien d'autre que le cadre. Fût-elle du noir et du blanc ! La scène, voici la couleur qui permet la *séquence*. Précisément, ce qui dans l'instant inaugure une suite. Une poursuite au projo, un en-suite à une histoire. L'admirateur inconditionné et peu objectif que je suis de Lelouch sait que Monet, Manet, Renoir le transportent, sait que la sauvagerie nocturne de Soutine ouvre sur un autre monde totalement décadre, ré-encadre, post-cadre, sait que ce qui tient l'arrière fond du monde de

Lelouch est le contraire de la décomposition, mais du cadrage dans son absolue nécessité et simplicité. De la toile tissée au millimètre, dans un vrai quadrillage du mouvement, de l'instant et de la couleur réunis que le vent, les brumes, les bancs, les hommes, les femmes, l'enfant, et tout ce qui me rappelle l'impossibilité de tout fixer dans une nostalgie permanente, m'invitent à revoir chez Douard.

Il faut laisser les images de côté et foutre sa propre mémoire en l'air, l'instant de l'écrire, et vous de le lire. Suspendre sa mémoire pour mieux suspendre son jugement, sa raison. Être l'instant lui-même vécu, l'instant en lui-même vu, l'instant dévoilé, mis à nu, au final de ses possibilités. Je ne veux pas d'une critique sur la peinture de Douard qui se résume à la seule expression d'une capture du temps, même si capture du temps il y a. Je prône pour cette exposition et les prochaines, pour l'ensemble des œuvres de cette trempe-là, une véritable mise entre parenthèse de notre perception, formidable forme d'un laisser-aller du regard où se mêlent sa propre vie – je veux dire son propre film – d'autres scènes que vivants et morts murmurent l'instant de les peindre et de leur donner une couleur. Un éclairage. Voici de la lumière, du faisceau, du directionnel, du flou, du resserré, de l'éclairage précisément et qui constitue l'ultime rencontre entre les deux artistes.

Moteur, clic-clac, lumière, et le tour est joué. Il y avait à réfléchir sur l'œuvre de Douard. Cette réflexion est un miroir du cinéma et sa peinture une mise en réflexion sensitive – hyper sensitive – sur le temps et sa triple dimension. Il peint mon frère en philosophie. Alors, *Le philosophe*; il me va comme un gant.



*Les uns et les autres  
encre de chine 4*

Ressemble, crâne chauve et main posée dessus, à Foucault. Et Revel surveille. A moins que ce soit un contraire savamment orchestré. Une prise de tête. On peut dire la peinture de Douard mais comment la voir? Idem pour un film de Lelouch. Il faut la prendre, en fait, cette peinture comme un système philosophique qui ne porte pas son nom. De côté, les théoriciens du corps morcelé, les théoriciens de la décomposition du mouvement pour lui-même, les théoriciens d'une peinture qui serait déconstruite, reconstruite, post-construite. Toujours et toujours, ils confondent le support et la destination, la forme et sa finalité, le mec qui attend et qui s'ennuie.

En réalité, toute œuvre – qui est un Grand Œuvre – pose une question et tente de la résoudre. Celle posée par Douard n'est rien d'autre, donc elle est la seule, que celle du devenir et de l'unité de l'être au cœur de ce devenir. Comment parvient-il à se maintenir, à rester debout, à rester assis? Il est, au travers de ces toiles et de l'ensemble de son œuvre, profondément héraclitéen. Pour le grand philosophe d'Ephèse, l'être est éternellement en devenir, en passage(s) d'une puissance à un acte, d'un passé à un futur, d'un endroit à un autre, d'une lumière du matin à une lumière du soir. Nulle chose, en elle-même, ne demeure ce qu'elle est, et tout, dans l'instant de l'instant, se meut en son contraire, en sa différence, voire en sa répétition. «*Ce qui vit meurt, ce qui est mort devient vivant, ce qui est visible devient invisible, ce qui est invisible devient visible*», écrit-il avec tant de forces, étant proche, on le dit – comme Douard et ce n'est pas un hasard – du bouddhisme. Que peint Douard, de l'être en perpétuel devenir et qui tente de se fixer là dans une représentation

dynamique, profondément dynamique, de l'être qui ne cesse de se barrer, de revenir et de repartir. Alors, si la brume s'en mêle...

Je veux soutenir et défendre l'idée que Douard assure de la *maintenance ontologique*, c'est cela son originalité esthétique, sa grandeur picturale et sa portée philosophique. Qu'il met *tout-en-œuvre*, parce que toute chose est continuellement créée par des forces qui s'écoulent au centre des phénomènes, dans le cœur des hommes, en plein dans une vie qui se superpose à une autre. A d'autres vies. Il est, comme Lelouch, un *Grand opérateur du temps* dont la fragilité des instants s'évapore et se fixe dans notre mémoire. Tiens, il lit un journal, l'homme assis sur le banc! Lelouch l'emballa dans une histoire avec flash back incorporé et perche-son directe, Douard l'éclate, le déborde dans son espace et lui donne un passé et un avenir qu'il ignore, avec son propre temps et son propre espace. Paradoxe total. Paradoxe, car le mec au chapeau est libre de quelque chose qu'il ne connaît pas. Notre condition, quoi! Au fond que peindre et filmer ne sont qu'une seule et même chose : l'espérance *entoilée* qu'un fleuve revient à sa source et que «*le temps de chanter est venu*<sup>3</sup>».

Bruno LAVILLATTE

1. Etienne Gilson, *Le Thomisme*, Vrin, p. 246.
2. Cioran, *Précis de décomposition* Gallimard.
3. *Cantique des cantiques*



*Les uns et les autres  
encre de chine 5*

*« Nulle chose, en elle-même,  
ne demeure ce qu'elle est,  
et tout, dans l'instant de l'instant,  
se meut en son contraire,  
en sa différence,  
voire en sa répétition. »*

*Les uns et les autres*  
2011 • 130 x 097



*Vanité*  
2002 • 080 x 047



noir  
& blancs

# Un homme qui sait tenir tête

**G**UIDÉ PAR SON INTUITION, évitant de céder aux influences des courants en vogue, l'imagination créatrice de Maurice DOUARD a fini par trouver ce jeu de miroirs où ses personnages surgissent vibrants de multiples facettes.

Lumière intimiste s'inscrivant dans de larges aplats d'où éclate comme un silex la vitalité des sujets puissamment rythmés.

On est en présence peut-être d'une tradition de la peinture française, celle de VILLON, de Roger de LA FRESNAYE ou d'un héritier des Constructivistes Russes ou des Futuristes Italiens.

Le quotidien est investi par la naissance d'un intimiste désormais plus présent.

Les éléments qui s'embottent ou s'interpénètrent, s'éclairent par l'emploi de la couleur pure. Ainsi naît une organisation nouvelle de la toile dans laquelle il replace l'homme qui devient une source de dynamisme dans une peinture qui se veut libre par « instinct ».

C'est à partir de là que sa démarche en toute logique le conduit aux tableaux qu'il nous montre aujourd'hui.

Le désir de tirer d'une composition toute l'émotion esthétique qu'elle peut donner en choisissant sa couleur dans une addition de grands aplats et de matières, opposant par-là des moyens expressifs dans les rapports à la fois contraires et souvent dissonants.

DOUARD arrive aujourd'hui à une sorte de « Purisme » où une lumière, une couleur, un ton, concourent à la vibration de ses personnages décentrés, réalistes, obtenus par des moyens purement dynamiques.

La signification de son dessin est évidemment celle de sa peinture, l'équivalence est totale. Liés à la lumière, ils deviennent intensité et présence, s'insérant dans les compositions où ils ne sont que de simples valeurs d'appoint, justifiant l'animation de personnages dans une atmosphère générale qui se tranquillise et s'apaise.

Maurice DOUARD est un de ces hommes qui savent tenir tête.

# *He has the courage of his conviction*

**G**UIDED BY HIS INTUITION, steering well clear of the influences of fad and fashion Maurice DOUARD's creative imagination has at last found itself in this mirror-play out of which emerge his vibrant, multi-faceted subjects.

*"Intimist" light illuminates the large, flat surfaces shattered as though by flintstone with the vitality of his powerfully rhythmic subjects.*

*Here we are perhaps in the presence of a certain tradition of French painting, that of VILLON, Roger de LA FRESNAYE...*

*Henceforth the everyday is invested by an ever present "intimisme".*

*Elements which fit into or penetrate one another are self-lighted by the use of pure colour. Thus comes into being an entirely new organisation of the canvas in which the subject itself becomes the source of dynamisme in a individualistic style of painting which regards itself free by "instinct".*

*It is from this point that DOUARD's work has made its logical progression toward the paintings he shows us today.*

*The desire to extract from his compositions the maximum aesthetic emotion possible by choosing and unadulterated surfaces of colour opposes two contrary, even dissonant methods of expression.*

*Whereas the relationship between volume, line and colour has been the inspiration and origin of his recent work, DOUARD has today reached a sort of "Purisme" where a certain treatment of light, tone and colour competes with the vibrations of his off-centred, realistic subjects obtained by purely dynamic means.*

*The signifiacnce of his designs holds its own with that of his paintings - they are totally at one; luminiferous they take on their own presence and intensity inserting themselves into the compositions, not as simple back - up value, but justifying the animation of the subjects in a general atmosphere of tranquillity and peace.*

*Maurice DOUARD is one of those rare people who has the courage of his conviction.*

**Paris, Gilbert FERUCH**

*Translated by  
Elizabeth KRAUSE DOUMEN*

*Street n° 13*



*Page de droite,  
de gauche à droite et de haut en bas:*

*Encre de chine 2  
encre de chine 3  
encre de chine 4  
encre de chine 1  
street n° 2  
street n° 3*



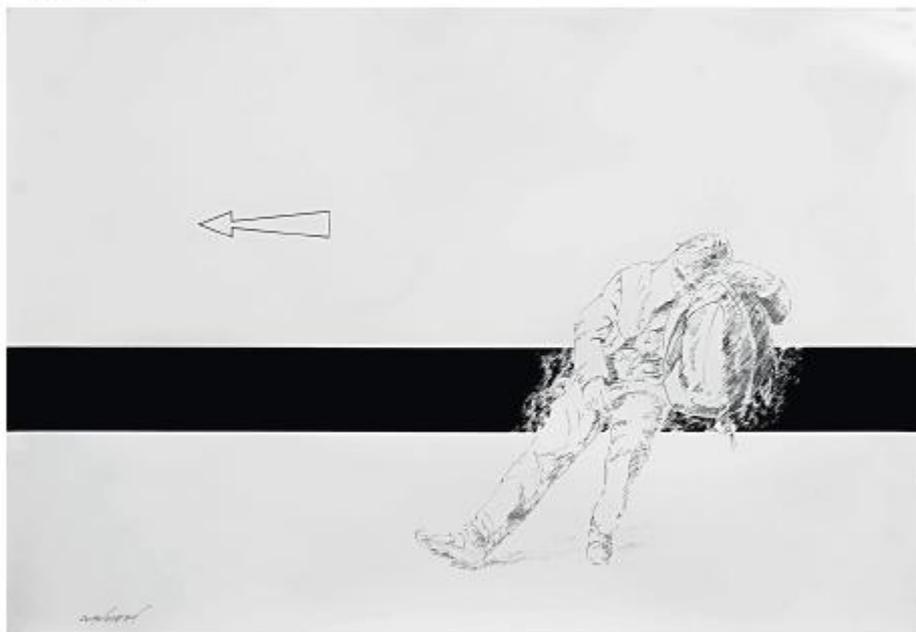


Street n° 1



Street n° 11

Street n° 4



Street n° 10





*Street n° 5*



*Street n° 15*

*Street n° 8*





*Fin de fête*  
2005 • 130 x 097



la genèse

# Maurice Douard né en France en 1951

**EN** 1971, IL EST AUX BEAUX-ARTS de Toulouse.

Attiré par les recherches de l'école de varsovie, en chromatologie et psycho-chromatologie, il travaille sur la lumière, les rythmes et dynamiques de la couleur, les effets d'optique. Il trouve l'appui de psychiatres et psychologues.

C'est en aplat qu'il choisira d'exploiter ces théories. Il cherche la déstructuration de l'image, mais de façon aléatoire préférant s'attacher à la manière dont le sujet est fracturé par l'humain. Il fuit tout automatisme lié à la machine.

La mathématique informatique renforce son pouvoir de synthèse, mais il continue à préférer le sensible de l'humain au mécanisme de l'ordinateur.

Ces recherches, rigoureuses, lui permettent de s'éduquer, de trouver un cadre pour évoluer. Elles le stabilisent. Il fait moins un choix esthétique que vital.

En 1973, c'est la première exposition à la rochelle avec des œuvres abstraites, de recherche. Se sentant proche des peintres comme cruz diez, soto, vasarely son style n'est pas encore clairement défini, mais malgré tout l'abstraction lui apparaît, déjà, comme une impasse.

Il compare son entrée dans la peinture à celle dans un laboratoire. Il essaie, cherche. Plus précis qu'une

image, c'est un personnage qu'il va déstructurer. Le sujet va alors s'éclater sur toute la toile.

Cet éclatement passe par divers stades jusqu'à procurer au spectateur un phénomène vibratoire. Il reconnaît s'accrocher à ses travaux pour éviter l'errance.

Lors de ses voyages en allemagne, autriche, espagne... il trouve un soutien aussi bien matériel que psychologique auprès des intellectuels, qu'amateur d'art, mais la maladie va l'interrompre dans son parcours et ses recherches.

Dans les années 1980, sa convalescence terminée, il collabore pour le cinéma, ballet, l'opéra et met en lumière la musique et travail la photographie en studio, le contrôle de la lumière, la composition de l'image l'attire plus que la recherche de l'événement extérieur, l'architecture de l'image toujours.

En 1990, la maladie le touche à nouveau, et pendant 10 ans la lutte contre celle-ci va l'éloigner un peu du monde et il s'investira d'avantage dans ceux qui l'entourent et son atelier.

De cette expérience douloureuse, naîtra une vision et une application de sa réflexion que l'on peut voir dans l'épure des surfaces et la dynamique des personnages qui apporte une sensibilité plus puissante, un propos plus ample.

L'invitation à présenter son travail dans différents pays, tente à croire que le langage que douard a mis en place, touche tous les hommes quelle que soit leur culture.

Outre sa peinture et la photographie, il réalise des décors, des mises en lumière de musiciens, réalise de grandes fresques.

Il présente également depuis quelque temps son travail autour de la photographie, une vision graphique dont la composition et les contrastes se rapprochent de ses encres de chine.

Paris 2008

*« Depuis plusieurs années, Douard, passionné par la lumière, travaille sur les effets d'optique et abouti à une déstructuration graphique. Les volumes sont éclatés et recomposés donnant au sujet dynamisme et vibrations. Ainsi, ce n'est plus seulement l'enveloppe charnelle qu'il présente, mais l'aura de ses personnages, leur rayonnement et leur déplacement dans l'espace. Il voit au travers et au-delà des formes matérielles. »*

Anne-marie BERGERET

Texte de présentation  
pour l'exposition : Bigot – Douard

# Maurice Douard born 1951, France

**N**ancy, 1965, place Maginot, Maurice was 14 and had just sold his first drawing for 5 francs. The banknote is blue with Victor Hugo lording over it.

*"I rush out to buy paints".*

*The bourgeois born and bred ugly duckling was quickly shown the door.*

*He ended up at the Beaux-Arts in Toulouse in 1971, where he distanced himself from the institution. His fame as "teacher of the teachers" lead him up a solitary path. The Warsaw school of chromatology and psycho-chromatology attracted him. He worked on light analysis, colour dynamics, visual effects. Psychiatrists and psychologists backed him. This led him to express these theories with flat tint. He was looking for image deconstruction, but in a random way, favouring the approach by which the subject is fractured by human engineering. He shied away from all automatism linked to any form of machinery.*

*1973 – 1974, mathematical data processing reinforced his global approach, but he kept on going for human sensitivity rather than for the working of computers.*

*These rigorous researches enabled him to coach himself up, and find a frame within which he could mature. They stabilised him. His choice was more vital than aesthetic.*

*1973, his first exhibition in La Rochelle with abstract works, research work. He felt an intimate relationship with Cruz Diez, Soto, Vasarely and while his style had not yet been clearly defined, he sensed that the abstract concept was by now a dead end.*

*He compared his call to painting to that of a laboratory. He tried and researched. More accurate than a picture, he was going to deconstruct an individual. The subject will then burst out all over the canvas. This bursting goes through various stages until the viewer experiences a vibratory happening.*

*He acknowledged clinging to his works to avoid wandering.*

*During his trips to Germany, Austria, Spain ... material and psychological help came from intellectuals, but disease will interrupt his journey and research.*

*In the 1980s, his convalescence over, he contributed to the cinema industry, the ballet and the opera while shedding light on music.*

*1990, disease struck him again and for 10 years his struggle against the disease will estrange him somewhat from the world, he will put a lot more effort in his inner circle and his atelier.*

*Out of this distressing experience, a vision and the implementation of his thoughts*

*which are currently on display, will arise. The working drawing of the surface area and the dynamics of the persons reach a more wide ranging sensitivity and discourse.*

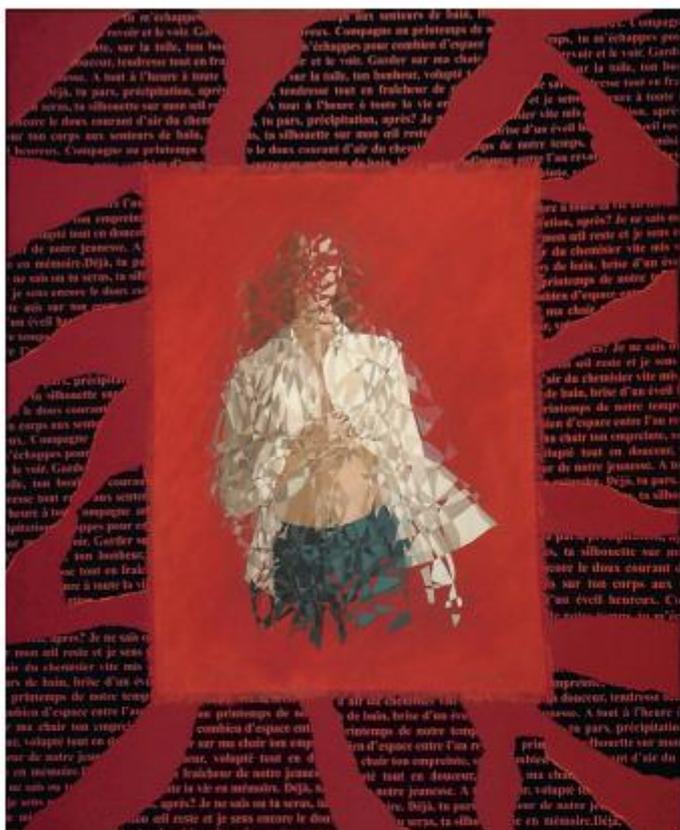
*The requests to exhibit his work in various countries lead to understand that Douard's language, reached all men whatever their culture.*

*He has been working and exhibiting steadily for 35 years. His painting aside, he produces film sets, large frescoes and sheds light on musicians.*

«For a large number of years, Douard, fascinated by light, worked on visual effects, attained a graphical deconstruction. Volumes were blown out and reconstructed, giving vibrations and dynamism to the subject. Thus, he produces not only the mortal coil, but his characters' aura, charisma and their motion in space. He sees through and beyond corporeal appearance.»

Anne-Marie BERGERET

Traduction: JF MOORE



*Déjà tu pars*  
2007 • 2060 x 054

*Déjà, tu pars, précipitation, après? Je ne sais où tu seras, ta silhouette sur mon œil reste et je sens encore le doux courant d'air du chemisier vite mis sur ton corps aux senteurs de bain, brise d'un éveil heureux. Compagne au printemps de notre temps, tu m'échappes pour combien d'espace entre l'au revoir et le voir. Garder sur ma chair ton empreinte, sur la toile ton bonheur, volupté tout en douceur, tendresse tout en fraîcheur de notre jeunesse. À tout à l'heure, à toute la vie en mémoire. M.D.*

*Au bout du banc*  
2004 • 092 x 073

*Au bout d'un banc, éloigné le voisinage, reposer ce corps un peu las. Cheveux au vent, esprit flottant tranquillement sur les vagues du navire voguant sur les heures, partance au quotidien pour une destination floue. Penser aux riens, arrêter la boîte à mots qui encombre la vision des sons, des choses, des voix. Posée au bout d'un banc une interrogation se dessine, se peint, se trace du bout des doigts. Être, énigme permanente, tu es ce que je regarde avec le plus d'attention, la boîte à images se remplit de ton souvenir qui me console de mes incompréhensions. M.D.*





*Journal*  
2004 • 100 x 081

*Lecture d'information, Journal, misères du jour, nouvelles grasses sur fond d'ennui, de nécessité, d'appartenance, idées collectives, nouvelles sur le volet, camouflage de la petitesse des choses, importance des riens, silence. Journal pour passer le cap, aller avec, se noyer dans le lot des rumeurs quotidiennes. Transformer ce papier en chapeau, faire Napoléon, s'enfermer dans l'ordinaire collectif et laisser l'enfant en faire un bateau sur l'eau des caniveaux de notre histoire pour qu'il rêve à son monde. M.D.*

*Coup de brosse*  
2004 • 092 x 073



*Le temps passe, les matins se succèdent de coup de brosse en coup de brosse, tu effaces les ombres de la nuit qui se sont emmêlées dans ta coiffe, de coup de brosse en coup de brosse, essai de traduction de l'image offerte à moi, remettre en place. Mise en forme du sujet de ta personne, compagne. Des milliers de fois les rayons sont venus sur ton visage, reflet des jours qui se lèvent, du couple qui se regarde. Après tant de matins, tu t'apprêtes, je te suis, promenade matinale autour d'un geste, d'un mouvement, je t'accompagne avec le temps qui glisse doucement sur nos fatigues, nos joies. Te voir allège ma torpeur, bonjour au coin de la glace, tu brosses gracieusement l'emmêlement de nos interrogations, tu brosses mon regard et mets en forme un matin clair sur un fond blanc. M.D.*

# La peinture est lumière

**L**UMIÈRE, LA PEINTURE EST LUMIÈRE. Sur cette réflexion, le travail que Douard a entamé depuis plus de trente ans dans sa peinture l'amène vers cette image où le sujet diffracté, vibrant par cette multitude de facettes, se pose dans un environnement qui évolue suivant le parcours intérieur de l'artiste.

La dynamique provoquée sur le sujet par cette technique, donne à celui-ci une impression de mouvement constant, vie intérieure de l'être posé dans un décor qui, tantôt brut de terre et de paille, tantôt de grands aplats de couleur, apporte une vision de l'être dans son quotidien, changeante, en permanente évolution.

Si le style de l'artiste dans sa vision technique du traitement des thèmes abordés est stable depuis plusieurs années, les mondes dans lesquels habitent, vivent, évoluent ses sujets sont dans le domaine du renouvellement permanent, ce qui nous permet d'aborder son travail avec une réelle surprise.

Nous pouvons d'un regard sur ses anciennes œuvres, constater l'évolution. De la déstructuration totale de la toile, à l'apparition de grands aplats lisses qui concentrent la dynamique sur le sujet, à l'apparition de mouvements plus aléatoires des matériaux utilisés tels que, terres brutes, paille et autres, ce qui oblige le peintre à traiter la couleur environnante d'une manière plus brute d'apparence, plus spontanée ; l'histoire

qui nous est révélée sur ces sujets est à chaque fois différente. En observant cette progression nous nous trouvons confrontés aux dernières recherches de cet artiste curieux des choses, des mondes et des êtres qui l'entourent.

Le mot en tant que constituante de la toile, le verbe retrouvé dans l'écriture après vingt ans de silence, la nécessité de continuer ne se faisant pas sentir jusqu'à ces derniers mois : l'urgence a fait que des textes sur les sujets ce sont imposés. Ne pas expliquer une peinture à venir, non, mais écrire sur le modèle qui va provoquer la composition picturale. Le rythme des textes qu'il nous donne à lire est de la même veine que le traitement de son sujet, diffractation plus ou moins dense par rapport à la dynamique de celui-ci. Puis intégrer cet écrit, élément graphique, plastique, présence justifiée par cette appartenance au personnage qui se développe dans la composition.

Que l'on puisse lire ou non le texte sur la toile n'est pas la préoccupation de l'artiste. Il faut regarder l'application des mots, des lettres comme des éléments faisant partie de la peinture à part entière. Voilà ce que l'on peut découvrir dans ses dernières toiles.

Le regard que Douard pose sur le monde qui l'entoure, nous est présenté dans son œuvre telle une interrogation, une recherche de ce qui fait l'humain.

# Painting is light

**L**IGHT, PAINTING IS LIGHT. The work that Douard has accomplished over the last 30 years brings him towards this image where the subject is fragmented, a vibrant multi-facette reality, placed in an environment that evolves following the artist's inner journey.

The dynamics provoked by using this technique on the subject gives the impression of constant movement, the being's inner life placed in a decor of earth and straw, or with large spaces of color. These elements reflect a vision of the being's daily life, changing and in constant evolution.

If the artist's style concerning his technical vision of the themes approached has been stable over the last few years, the world that his subjects live in is constantly renewed, allowing us to approach his work with true delight.

By observing his former work, we can discover this evolution. From the total distraction of the canvas, to the appearance of large smooth colored areas that condense the subject's dynamics, the unpredictable movements, the use of raw materials such as earth and straw, make it necessary for the artist to treat the surrounding colors in a rough and spontaneous way. The story revealed about each subject is a different one every time. By observing this progression, we are confronted with the artist's most recent research and his

curiosity about different worlds and the people in his life.

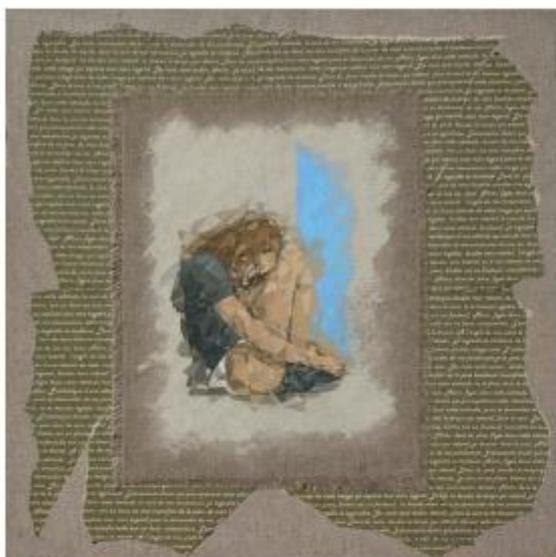
The word as a component of the painting, the verb found in the text after twenty years of silence, the necessity to continue wasn't revealed until recently; the urgency for texts describing the subjects became essential. Not to explain the painting itself, but to write about the subject in order to provoke a pictorial composition. The texts rhythm and poetic vein follow and are related to the subjects fragmented density and dynamics. The presence of these texts, a graphic element, is justified by this belonging to the subject that is developed in the composition.

The artist is not concerned if the texts on the canvas are legible or not. One must observe how the letters are applied, the letters being a part of the painting. This is a discovery to be made in his most recent works.

Douard's interpretation of the world around him is presented to us through his work as an interrogation and research of mankind.

**O. LEDERLÉ**

Translated by  
P. LOUË-MILANESE

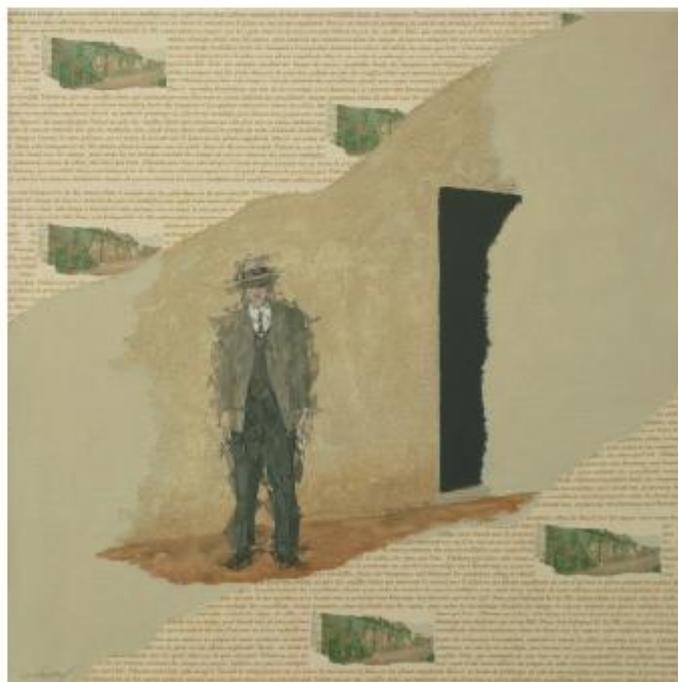


*Dans le coin*  
2004 • 080 x 080

*Dans le coin* d'une pièce, blottie sur un fauteuil, inconfort de la pose, tu boudes mon retard, tu boudes le temps qui attend, dans le coin tu te trouves rejetée. A l'angle de ma composition, je te pose boudeuse inconfortable sur un banc. L'esthétique d'une attente au coin de mon histoire écoulée à te rejoindre. Evénements divers qui provoquèrent cette situation, parties intégrantes de cette image qui explose sous mon regard. Les mots sont courts, étroits, pour te demander de me pardonner. Alors, figée dans cette attitude, tu te fixes dans la trame de ma vie, dans le coin de ma souvenance, je regrette ta tristesse. M.D.

*Dans ma mémoire*  
2003 • 080 x 080

*Dans ma mémoire* circulent des images de causses ensoleillés, bruits des troupeaux, vent balayant les graminées, odeur de chaud sous les rayons de Rà, nature pleine à craquer sous les pieds chaussés de poussière, volant au grès des souffles tièdes qui emmènent le présent vers le futur ou ma plume vagabonde au coin d'un mur en pierre suintant les odeurs de cellier, des âmes qui l'ont bâti. L'homme posé dans cette image a l'accent enchanté des accueillants vivants pour conter la mémoire des passés multiples, vous reçoit d'une poignée de main calleuse concluant l'acceptation de votre présence sur ses terres. Brossé un matin de printemps au coin de ma nostalgie, posé devant moi, je poursuis mon hommage aux humains qui m'ont fait. M.D.





*Mme Voisin*  
2003 • 100 x 081



*La lectrice de Tintin*  
2002  
090 x 090



*Le rabin*  
2002 • 081 x 060



*Cuba la rouge*  
2002  
130 x 097



*Madame Larock*  
2002 • 100 x 073



*Le philosophe*  
2002  
065 x 054



*La pleureuse de César*  
2002 • 146 x 114



*La punition*  
2001 • 146 x 114



*Ame blanche*  
2001 • 162 x 130



*Le bain d'Elise*  
2001 • 092 x 073



*La poubelle de l'histoire*  
2001 • 146 x 097



*La pose*  
2000 • 080 x 080

Bacchus, dans la mythologie  
u du à Dionys  
pecti et rom  
Zeus Séméle  
rés ux me  
mi s la<sup>e</sup>  
licu res.



*Bacchus  
(Hommage au Caravage)*  
2000 • 100 x 100



*Femme et enfant*  
2000 • 092 x 073



*Petites annonces*  
1999 • 092 x 065



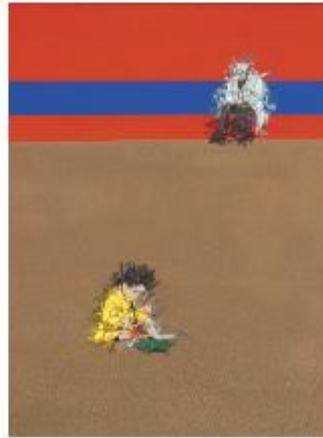
*A la vôtre*  
1999 • 162 x 114



*Le paysan à l'échelle*  
1998 • 120 x 060



*Les adieux*  
1994 • 120 x 060



*La vie à la plage*  
1992 • 130 x 097



*La belle bleue*  
1993 • 100 x 050



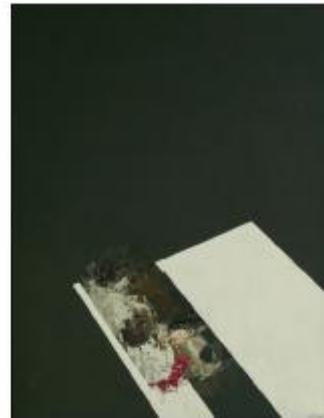
*Retour de la plage*  
1992 • 065 x 054



*Installation rouge*  
1991 • 061 x 046



*Cocorico Good morning la France*  
1991 • 100 x 100



*Le couple*  
1990 • 146 x 114



*Lecture sur un banc*  
1989 • 061 x 046

*Petit petit*  
1991 • 100 x 100



*Sous fond rouge*  
1989 • 100 x 081



*Le maçon*  
1989 • 081 x 065



*Dyptique Femme noire allongée*  
1988 • 460 x 220



*Escalator*  
1988 • 055 x 038



*Le dernier rayon*  
1988 • 116 x 081



*Solitaire*  
1988 • 061 x 046



*Les ouvriers de la mer 1*  
1987 • 092 x 073



*Les ouvriers de la mer 2*  
1987 • 092 x 065



*Les ouvriers de la mer 3*  
1987 • 130 x 097



*Au petit matin*  
1987 • 092 x 065



*L'ouverture*  
1987 • 116 x 089



*La piscine*  
1987 • 116 x 081



*Lectrice à la chemise rouge*  
1987 • 130 x 089



*Honfleur*  
1985 • 092 x 071



*Le déjeuner animé*  
1985 • 092 x 065



*Pêcheur à Honfleur*  
1985 • 092 x 073



*Deauville*  
1982 • 055 x 046



*Le cirque*  
1982 • 065 x 050



*Lecture en bord de mer*  
1982 • 081 x 054



*Le manège*  
1984 • 116 x 089



*Homme sur une chaise*  
1980 • 060 x 020



*Jazzman*  
1978 • 081 x 065



*Bistro*  
1977 • 065 x 054



*Pêcheur*  
1978 • 100 x 081



*Sur la plage*  
1977 • 060 x 020



*La péniche*  
1977 • 061 x 038



*L'orchestre en fosse*  
1975 • 061 x 050

# L'univers de Maurice Douard

*Il y a un univers*

**IL** Y A LUI DANS SES ŒUVRES. Celles-ci provoquent une suspension de notre vie quotidienne, cette longue vie qui mêle peines, souffrances, joies et ennuis.

L'énergie surgie de l'univers, condense ainsi dans son être un petit univers, Lui, qui brille au sein du cosmos d'une couleur intense.

Les atomes qui constituent cet artiste retourneront un jour d'où elles sont issues. Il y a échange permanent entre ces deux univers, par transfert d'énergie.

En regardant ses œuvres on croit voir un mouvement et en fait tout est immobile, mais d'une immobilité trompeuse qui représente une instantanéité de la dynamique de la vie.

L'œuvre saisit cette instantanéité en observant notre vie de tous les jours par le prisme de sa vision.

Le paradoxe incompréhensible de notre existence, les doutes, l'anxiété de l'attente..., tout cela est né des particules élémentaires, dans l'espoir d'une réponse, on les habille de couleurs, on les déshabille et on les rhabille..., les heures passent et ce va-et-vient aide à supporter les douleurs.

Pas de réponse, seulement le cri de Lui qui se répète à l'infini dans ses œuvres.

C'est pourquoi, aujourd'hui, aboutissement de l'artiste, tolérance, amour, puis rire. C'est la conception de ses œuvres. C'est sa délivrance.

Dès que j'ai vu son œuvre, j'ai été saisie par le bruit énorme de sa lumière intense, j'ai été enchantée par le titre de ses tableaux qui débordent d'humour, et je l'ai vu, Lui.

(Ah, c'est cela, la liaison de ces petites choses de la vie quotidienne, c'est notre vie!).

Mon cœur est enfin ouvert et envahi par la vague de l'émotion.

Le beau visage de l'auteur imprégné de mélancolie, de passion et de pureté. Sa personnalité noble teintée par l'inspiration.

Son rire tonitruant dompte tous les mensonges.

Quelle est belle la vie en compagnie de ce genre d'auteur.

Syen-Hi CHO

Traduit du coréen  
par Mme Tok-Ju SOLOMON

# The Universe of Maurice Douard

**T**HERE IS 'HE' IN HIS PAINTINGS, those paintings which provoke a suspension of our daily life, that long life which combines pain, suffering, joy and troubles.

The energy gushes out of the universe, condensing to its essence, in a smaller universe, the universe of 'Him' twinkling in a vivid colour within the cosmos.

The atoms, of which this artist is constituted, will return one day there where they were stemmed. Because of energy transfer there is a continuous interaction between these two universes.

While observing his paintings, we think seeing a movement, but, as a matter of fact, everything is motionless, a misleading motionlessness representing the immediacy of life.

The artwork catches this immediateness while observing our daily life by the prism of its vision.

The incomprehensive paradox of our existence, the doubts, the anxiety of waiting..., all this arise by those elementary particles in the hope of an answer, we dress them with colours, we undress them and we redress..., the hours passes by and those comings and goings help to

support the pain. No answer, only a cry of 'Him' who is repeating himself ad infinitum through his art.

That is why, today, the artist's out coming is: Tolerance, love, and than laughing. That is the concept of his art, his deliverance.

The moment I saw his paintings, I was stunned by the enormous sound of its intensive light, I was delighted by the titles of his paintings who overflow by humour, and than, I saw 'Him'.

(Well, that is it, the liaison of those small things of daily life, our life!)

Than, finally my heart opened up and was swept over by the wave of emotion.

The beautiful face of the artist furrowed with melancholia, passion and the purity. His noble personality tinted with inspiration. His laugh, so thundering, that it just put down all lies.

What can life be beautiful in company with this kind of artiste!

*There is an universe*

Syen-Hi CHO

Translated from French into  
English by Pascalline QUAEDVLIEG,  
Montreal, March 2008

# Remerciements

Anne-Marie Bergeret,  
*Conservatrice du Musée E. Boudin à Honfleur*

Syen-Hi Cho,  
*Journaliste pour la presse coréenne*

Gilbert Feruch,  
*Mécène et grand collectionneur*

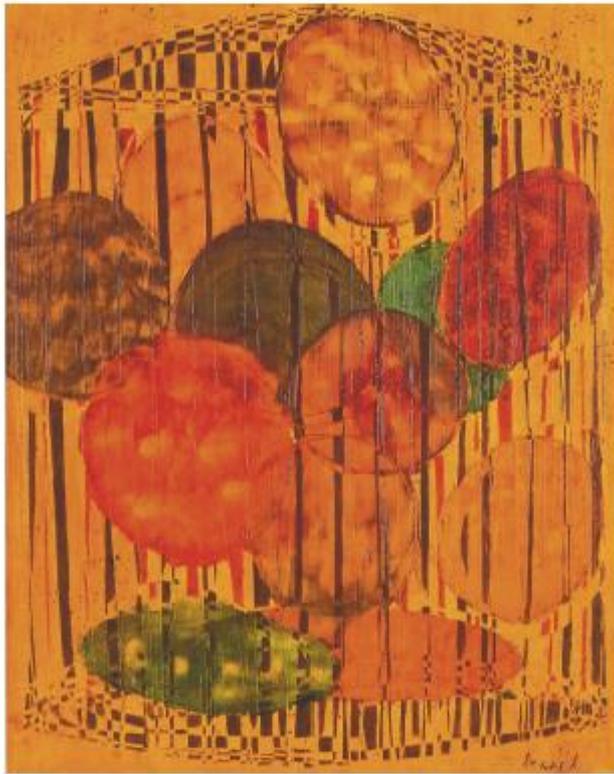
Ariane Fournier,  
*Chargée du mécénat à Gras Savoy*

Lionel Geny,  
*Historien d'art,*  
*commissaire de diverses expositions d'art contemporain*

Bruno Lavillatte,  
*Philosophe, critique d'art*

Olivier Lederlé,  
*Journaliste au Républicain Lorrain*

François Olandini



*Ballons en cage*  
1973 • 092 x 073

# Liste des expositions

**1990** Galerie Katia Granoff Paris, Galerie Katia Granoff Honfleur **1992** Galerie Katia Granoff Honfleur, **1993** Rétrospective Douard «*20 ans de figuration géométrique*» Aubusson, Galerie Katia Granoff Honfleur **1994** Muséum d'histoire naturelle «*derrière les murs, les champs*» Bourges, Biennale internationale de la tapisserie contemporaine Beauvais, Musée Eugène Boudin «*Bigot-Douard*» Honfleur, Galerie Larock-Granoff Paris, **1995** Grands peintres contemporains et abstraits : Hantaï, Ozenfant, Messagier, Tal Coat, Lagrange, Kolos Vary, Rebeyrolle, Douard, Galerie Katia Granoff Honfleur, Galerie Vitesse Paris, **1996** Musée régional «*Le compa*» Pays Paysage Chartres, Galerie D. Besseiche Deauville **1997** Collectif Galerie Vitesse Paris, Trans Art avec la collaboration du ministère de la Culture Chaville, Galerie Dong Ho Séoul, Galerie Katia Granoff Honfleur, Galerie Elan Fine Art Santa Fé, FIAC (Foire Internationale d'Art Contemporain) Paris **1999** Galerie Kutter Luxembourg, Hommage à Maurice Douard 8<sup>e</sup> Salon des Arts Fontaine-Le-Dun, Musée vivant de la basse cour Lisieux, FIAC (Galerie Larock-Granoff) Paris, 2000 Galerie Vitesse Paris **2001** Galerie-Granoff Honfleur, Galerie Racine Bruxelles, *Noir et blanc en musique* Avec I. Avaliani, pianiste Centre culturel «*Le Moulin*» Andé, Espace culturel Maizière-les Metz **2002** Collectif Galerie Larock Granoff *Les Vanités* Paris, Collectif Galerie Pyramidia *Trois artistes en noir et blanc* Moisselles, Le mois de l'art contemporain Pont Audemer, Mise en lumière et réalisation d'une performance Concert Alain Kremski, théâtre *L'Éclat* Pont Audemer **2003** Galerie Rollin Rouen, **2004** Galerie CRID'ART Amnéville les Thermes **2005** Galerie d'Avignon Montréal **2006** Galerie Rollin Collectif Rouen, Galerie Studio 261 Montréal **2007** Art et Essais *Trois cents kakemonos dans la ville* Toulouse **2008** Invité au 10<sup>e</sup> festival du film Asiatique Deauville, La Métairie Bruyère «*L'être est son espace*» Parly, Club 13 Claude Lelouch Deauville Tourgeville, Invité d'Honneur Salon d'art contemporain Naju (Corée), Yea Sung Gallery Seoul **2009** Ganaart Gallery Seoul, Galerie Mathis Nîmes **2010** Galerie Erünsia Saint Jean-de-Luz, Galerie Septentrion Marcq en Baroeul **2011** Galerie Denison Toronto, KA internationale (Photo) Paris, Galerie Clarus **2012** Galerie Miltgen Luxembourg, Nadine Gallery Paris, Galerie 13 (Photo) Honfleur, Rétrospective 1972 2012 (Les Automnales) Berville sur Mer **2013** BAM Gallery Toulouse, Elysée Fine Art Santa fé, Galerie Septentrion Marcq-en-Baroeul **2014** Galerie Imagine China and France art center new art area Beijing, Elysée art Gallery Santa Fé, Exposition d'art contemporain France Chine Shanghai **2015** *L'Être restructuré* Musée du Lazaret Ollandini Ajaccio.



**Le Lazaret Olandini**

Quartier Aspretto • 20090 Ajaccio

lelazaret.ollandini@wanadoo.fr

<http://lelazaret-ollandini.com>

Tél : 04 95 10 85 15

Fax : 04 95 23 32 79

*Conception et réalisation : Bénédicte Bourdil / [www.lasourisdumac.fr](http://www.lasourisdumac.fr)*

*© Textes et photos : Maurice Douard*

*Textes composés en Boton Std, Gotham Rounded et Garamond*

*Impression : Pixartprinting*



Les personnages de Maurice Douard allient Droiture et Rectitude sur une couleur exubérante.

Le support, la forme de ses tableaux sont autant de repères structurants, pour des êtres évanescents qui trompent leur solitude à

coups de couleurs. Ces personnages restructurés isolés se balancent tels des oiseaux sur un fil : ils contribuent à la rupture des lignes. Stricts, souvent ces êtres irradient pour adoucir les lignes géométriques.

Au hasard, la présence de lecteurs affirme combien la liberté est créative, et le libre-arbitre précieux. Au hasard contrôlé.

L'art de Maurice Douard est sobre, presque monacal, et de toute façon, pur, rigoureux et irréel, il exprime la joie contrôlée, l'équilibre entre l'esprit spartiate de la forme et la jubilation de la couleur. Ce « chaud-froid » impulse le rythme et le contient avec un nécessaire cadrage, dès lors que le sujet est restructuré.

Pour Maurice Douard, les personnages sont les acteurs de l'histoire racontée par le tableau.

Pour lui, l'homme qui lit affirme la réserve et la concentration. Ces personnages sont le symbole de la liberté de créer, de rêver, d'imaginer. Parfois repliés sur eux-mêmes, ils affirment la volonté du peintre de ne pas transiger, de ne pas sacrifier à la mode, à la tendance, à l'aveugle « suivisme ». Pour Maurice Douard, l'œuvre c'est un tout inaliénable. C'est conjuguer la stabilité de l'espace avec la dynamique du rythme des couleurs. C'est l'exubérance tolérée de la retenue spartiate ; c'est la transgression des codes et des idées reçues.

Ariane FOURNIER



Le Lazaret Ollandini • Musée Marc-Petit  
Quartier Aspretto  
20090 Ajaccio